

# LES ROCHERS DE GLAWAN A BARVAUX-SUR-OURTHE

*A l'avant-plan "La roche plissée" ; au loin : les rochers de Glawan et leur "trou des nûtons".  
L'Ourthe est gelée. Photo: Joseph Collin, ± 1920.*



## Un endroit prestigieux

Les touristes qui, à la belle saison, se rendent à Barvaux ne manquent pas de prendre comme but de promenade le site appelé les rochers de Glawan, aussi nommés rochers du Renard ou du Nuton.

Impressionné par la grande beauté de l'endroit, charmé par les chemins idylliques, nul ne peut résister à l'attrait qu'exerce ce lieu privilégié de la nature. Le sentier qui longe la rivière tout au bord de la berge surprend à chaque méandre le pêcheur patient commodément installé dans une encoche taillée dans la rive. La sente de chèvres qui escalade la masse rocheuse est pleine d'exclamations suscitées par chaque détour.

D'une texture toute spéciale, ces rochers de calcaire apparaissent comme les vestiges d'un château-fort avec leurs bancs superposés qui ont l'air de s'effriter comme des murs décrépits.

Voici d'où viennent ces trois appellations par lesquelles on les dénomme. Pour le commun des mortels, la toponymie reste un champ de mystères insondables. Mais souvent la légende – candide ou tragique – supplée avec à-propos à cette ignorance. Celle qui se rattache aux rochers de Glawan a ses origines dans des temps très reculés.

## Le gnome inconnu

Il était venu Dieu sait d'où. Avant que le manant Solvaster, de Tohogne, le découvrit dans son réduit à foin, personne n'avait jamais vu dans la contrée le petit gnome à la mine fûtée. Solvaster le trouva profondément endormi, lové dans un méchant surcot, tout en guenilles, entre deux bottes de fougères. Il pensa d'abord à déloger l'importun, un vagabond sans doute puisqu'il

n'avait osé demander l'hospitalité qui, en ces temps, était sacrée. Il se retint cependant, apitoyé malgré lui par la mine souffreteuse de l'inconnu qui paraissait n'être encore qu'un enfant.

Le fermier le laissa à son somme et vint rendre compte à sa femme de sa trouvaille. Par la lucarne de leur chaumière, Solvaster surveilla le hangar.

Il se disposait à retourner à la remise quand il aperçut l'étranger se dirigeant clopin-clopant, vers la demeure. C'était un nain. Il avait bien le corps et la tête d'un homme mais ce tronc brimbalait sur deux jambes torsées si courtes et si frêles qu'on se demandait si, d'un moment à l'autre, elles n'allaient pas céder sous le poids. Par une hart passée en bandoulière, il portait au dos une sorte de grand rebec – genre de violon à trois cordes – qui lui pendait presque sur les talons.

Il heurta l'huis du bout de son bâton. Malgré une certaine répulsion qui la tint un moment éloignée du farfadet, la maîtresse du logis ne put réprimer un geste de pitié en considérant l'état miséreux, l'abattement, la physionomie craintive de cette espèce de korrigan.

Sans un mot, elle montra un escabeau au coin de l'être. D'un regard inquiet, le gnome interrogea le fermier qui acquiesça de la tête. Il s'avança presque titubant, s'affalant plutôt qu'il ne s'assit sur le siège qu'on lui offrait.

Était-il muet qu'il ne disait mot, ni bonjour, ni merci? L'hôtesse se sentit prise d'une commisération. La table était mise pour le déjeuner, pichet d'eau claire et pain bis.

On invita le convive inattendu. Sans rien dire, il mangea longtemps. Quand il fut rassasié, ils commencèrent, en tâchant de ne pas l'effarou-

cher, un interrogatoire auquel il ne répondit toujours pas.

### **L'adoption**

Les fermiers restaient perplexes sur la décision qu'il convenait de prendre lorsque Solvaster se leva de table. Le nain le suivit. Il trottait à pas menus. La fermière aurait voulu le retenir, mais, d'autre part, ce départ la soulageait.

Quand Solvaster vit que le nain le suivait, il fit signe à sa femme qu'il allait conduire les moutons aux pacages des landes, comme il le faisait tous les jours. Sa surprise fut grande quand, sorti du village, il constata que le nain le suivait toujours. Il le voyait débouler par le chemin défoncé, à une allure singulièrement rapide pour ses courtes jambes.

On était arrivé. Le troupeau s'égailla sur le plateau. Le nain s'approcha, l'air plus confiant et, sans façons, s'assit aux pieds de l'homme médusé. Le chien de Solvaster grogna bien un moment, par acquit de conscience sembla-t-il, car on aurait dit que la bête ressentait envers le gnome la même pitié que ses maîtres. Sans plus attendre, le nain s'étendit, repris par un sommeil invincible.

A l'heure du repas, Solvaster dut le réveiller pour le faire manger. Et il essaya encore d'engager la conversation mais il y perdit sa peine, comme avant. "Il est muet, c'est un fait!" conclut-il.

Il rassembla son troupeau plus tôt que d'habitude et reprit le chemin de la maison, toujours avec le farfadet sur les talons.

Le manant avait hâte de faire part à sa femme des réflexions qui lui étaient venues à propos de ce nain. Sans nul doute sa compagne, n'écoulant que son bon cœur, serait d'avis de l'héberger jusqu'au jour où, de lui-même, il s'en irait, s'il s'en allait. Mais l'homme se disait qu'il pouvait devenir dangereux de garder chez lui cet inconnu. De toute évidence, c'était à un fugitif qu'on avait affaire. Il pouvait donc devenir un sujet de litige entre le seigneur du fief d'où il venait et le seigneur de Durbuy dont relevait Solvaster. De commun accord, les fermiers résolurent de le conduire à leur seigneur et de se soumettre à sa décision toute puissante.

Homme bon s'il en fût, celui-ci calma les appréhensions des braves manants et leur donna même des vêtements pour celui qui était devenu leur protégé.

Cependant, au village, c'était grande liesse pour les langues des commères: "Où l'avez-vous trouvé, Solvaster – Que ferez-vous de ce gringalet ? Prenez garde à vous, surtout, sait-on jamais avec ces "nutons". Vous savez que, souvent, ils jouissent de pouvoirs occultes dont ils se servent pour semer les maléfices!".

Les calomnies déjà allaient bon train, mais les Solvaster, qui n'avaient pas d'enfants, s'attachèrent de jour en jour davantage au petit homme si heureux de s'installer chez eux.

Et quand il se vit définitivement adopté, le petit

muet parla, et d'abondance. C'était un joyeux drille...

### **Le pastour aux surnoms**

Jamais pourtant il ne fit mention du passé qui devait avoir été pour lui bien marâtre. Comme il ne révéla jamais son véritable nom, si toutefois il en avait un, on l'appela tout naturellement le "nuton", ce qui, en langage du pays, signifie "le nain".

Il devint un pastoureau modèle. Tous les matins, quand le bourg à peine s'éveillait et, tous les soirs, quand les crépuscules violets lui disaient qu'il était l'heure, il poussait devant lui son troupeau vers les pâturages accueillants ou la ferme hospitalière. Dans les landes, sa mandore faisait danser les jeunes bergers et les roses pastourelles.

Tous les villageois l'adoptèrent quand les suspicions eurent disparu. Et lui, chaque fois qu'il le pouvait, il montrait, par des attentions délicates, la reconnaissance qu'il vouait à ses parents adoptifs, comme à tous ceux qui vivaient autour de lui.

Pour la dame du logis, qu'il adorait, il se mettait en quatre. Il épiait ses moindres désirs qu'il réalisait à l'instant ; il ne se passait presque pas de jour qu'il ne lui offrit, à sa rentrée avec le troupeau, un cadeau insignifiant de valeur, mais si touchant que la bonne dame restait abasourdie devant tant de tendresse naïve. Au printemps, il cueillait et serrait en bouquets artistement montés les premières fleurs champêtres. L'été, il rapportait de pleins nouets de cerises juteuses à plaisir, de myrtilles bleues à la peau délicatement veloutée. L'automne, il ramenait dans les pans de sa houppelande de véritables brassées de noisettes en troches,

A la ferme, on tenait compte de ses avis sur le troupeau. Il était en effet très connaisseur dans le métier de berger et dans les soins à donner aux bêtes. On venait le chercher du village et des bourgades environnantes quand une maladie atteignait le cheptel. Sa renommée était grande et beaucoup croyaient ferme que se manifestaient en lui des puissances surnaturelles telles que la croyance populaire de ce temps-là en attribuait aux "nutons". Mais chacun s'accordait à reconnaître que s'il opérait par des pouvoirs spéciaux, ceux-ci ne le poussaient qu'à l'accomplissement du bien. Ceux qui ne voyaient chez lui qu'une sagesse naturelle, don d'un esprit exceptionnel, disaient de lui: c'est un fin renard.

Ce surnom aussi lui resta. Pour beaucoup, il ne fut plus que "le renard".

D'autres encore, pour le désigner, le nommaient Glawan. Ce nouveau sobriquet lui avait été attribué, sans aucune malice ni dérision, par ceux qui, sur la lande ou sur le seuil de la maison Solvaster, aimaient l'écouter tirer de sa mandore les airs joyeux ou les mélodies nostalgiques que, souvent, il improvisait pour son auditoire! Glaw! Glaw! Glaw! faisaient les cordes du rebec pincées par la main sûre du farfadet. L'onomatopée servit un jour à un auditeur inas-

souvi qui désirait encore entendre la mandore. "Joue, Glawan, suppliait-il. Invente, gentil Glawan, pour nous charmer encore!".

### Les pestiférés

Tohogne, le joli village sur le plateau, cachait dans ses chaumières un bonheur parfait quand s'abattit le fléau redouté. Bien connus pour la relation qu'en avait faite la rumeur publique, les symptômes fatidiques apparurent dans des familles différentes. La pétéchie, des taches rougeâtres qui s'étendent sur la peau et une fièvre violente annonçaient infailliblement l'horrible visiteuse. La peste envahissait le bourg. On voulut espérer, se leurrer quant à la virulence du mal. On parla d'une maladie bénigne qui avait tous les prodromes de la terrible peste bubonique.

L'espérance disparut quand survint le premier décès. Ce jour-là, tout le village pleurait. Mais personne n'était plus atteint par la douleur (sauf, bien sûr, la pauvre veuve du mort), personne ne pleura des larmes aussi brûlantes que le malheureux Glawan, car c'était son bienfaiteur, le manant Solvaster, qu'emportait ainsi la peste maudite.

On usa de tous les remèdes recommandés, on pria jour et nuit à l'église et dans les demeures terrorisées, on implora saint Roch dans des processions solennelles : rien n'y fit. Un air pestiféré propageait la maladie comme pour se jouer de l'angoisse des villageois atterrés.

C'est alors qu'un peu tard déjà (parce qu'on avait reculé de jour en jour l'exécution d'une mesure inhumaine et d'ailleurs peu efficace), c'est alors qu'il fallut se résoudre à transférer dans un lieu écarté les malheureux pestiférés, sujets de contagion pour ceux qui, jusque là, étaient restés indemnes. Pour installer le camp sinistre qui devait immanquablement se transformer en cimetière, on choisit l'aire du rocher le long de l'Ourthe, vers Barvaux. En hâte, les hommes valides édifièrent des huttes où furent transportés les malades.

Glawan, pendant ces tristes jours, se dépensa pour soulager les maux. Mais quand sa bonne mère adoptive fut elle-même atteinte, le pauvre nain crut bien mourir de douleur. Depuis longtemps, il avait pris la résolution irrévocable qu'il allait réaliser. Il ne quitterait pas sa maîtresse, il l'accompagnerait dans la retraite maudite et il recueillerait son dernier souffle. Horrifiés par un tel dévouement qui, à bref délai, signifiait la mort certaine, les villageois et la bonne dame elle-même essayèrent par tous les moyens de l'en dissuader.

Le nain se renferma dans un mutisme impénétrable et, obstiné, accompagna la veuve. Dans son exil, il emportait la mandore.

### Glawan

Au camp des pestiférés, Glawan se multipliait pour subvenir à tous les besoins des malades. Son dévouement ne connut pas de bornes. Mais ce qui soutint le mieux le courage des agoni-

sants, ce fut le chant pourtant devenu triste de la mandore fidèle. Entre les accès de fièvre, la maîtresse du nain murmurait: "Te souviens-tu, Glawan, comme on était heureux, tous trois avec mon homme, quand ta main sûre et légère courrait sur le rebec?".

L'invite pour Glawan était un ordre. Et les notes montaient, vibrantes comme autrefois, chaudes aux cœurs meurtris. Et tous les moribonds croyaient à une musique céleste. Dans le calme inquiet des soirs de ces temps malheureux, le vent les portait au loin vers Warre, vers Barvaux, vers Bohon sur l'autre versant. A Tohogne, elles résonnaient comme les appels pathétiques des êtres chers qu'on ne reverrait plus.

L'un après l'autre, Glawan inhuma dans le champ proche du rocher ses pauvres compagnons. Et, conjurant le mal, il continua à vivre seul sur le rocher au bord de l'Ourthe. Une cavité, qu'on peut voir encore tout au sommet du roc, lui servit de retraite et les habitants de Tohogne pourvoyèrent à sa nourriture.

Le nain ne voulut jamais quitter le lieu où reposait sa mère adoptive. Pendant longtemps encore, tous les soirs, la mandore porta aux échos ses lentes mélodées. Et quand elle se tut pour toujours, les bonnes gens des alentours retrouvèrent ses accents dans les plaintes du vent qui se fait une harpe des branches des arbres et des buissons.

Dans la paix sereine des heures vespérales, les vieux et les vieilles, contant à leurs enfants les moments tragiques de la vie des ancêtres, disaient le doigt levé dans la direction du rocher: "Écoutez, mes enfants, écoutez la mandore qui joua pour eux, c'est la mandore de Glawan!".

Voilà comment le petit gnome inconnu laissa ses trois surnoms aux rochers légendaires qu'on nomme depuis lors: les rochers du Glawan, du Renard ou du Nuton.

Article signé G. (Emile Gillard) paru dans le quotidien "La Libre Belgique" en 1953.





Grande sécheresse de l'Ourthe en août 1921, lieu-dit "è Glawan". Photo Jh Collin.



Inondation "record" le 4 mars "è Glawan". Photo Joseph Collin.



Ancienne carte postale.



Ancienne carte postale. Les rochers de Glawan.



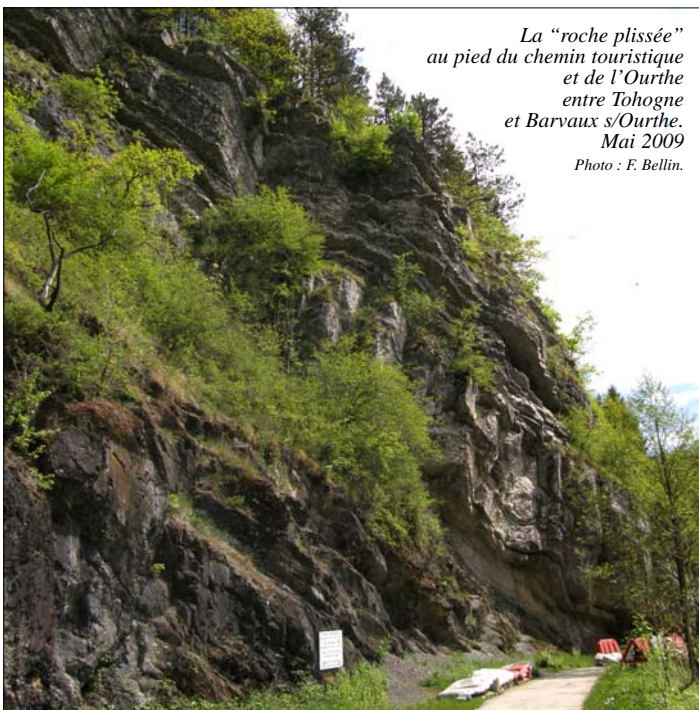
Ancienne carte postale.

GLAWAN : Pirotte et Herbillon voient dans ce mot un toponyme prélatin, peut-être un composé en *-dunum*; si *-w-* sert à combler un hiatus, ce qui semble être le cas, ils proposeraient *\*gladunum*, qui est le prototype de Glons. C'est d'autant plus vraisemblable que Glons et notre toponyme désignent des sites similaires: à Glons, le Geer coule au pied d'un mamelon rocheux où se dresse l'église, et Glawan se présente comme un promontoire rocheux de forme allongée, station néolithique, en à pic sur l'Ourthe. ("Les lieux-dits de Barvaux s/O.", mémoire de fin d'études, par Philippe Bastin, Univ. Cath. de Louvain, 1980.)



↑ Carte postale.

↓ Au-delà du sommet du "Rocher de Glawan" (Roche plissée), au "Thier dès Pèkèts", existe un mini-site féérique: c'est un abri sous roche qui servit probablement de refuge aux bergers tohognois durant les intempéries. Photo : F. Bellin.



La "roche plissée" au pied du chemin touristique et de l'Ourthe entre Tohogne et Barvaux s/Ourthe. Mai 2009  
Photo : F. Bellin.



# Le tombeau du druide à Barvaux-sur-Ourthe

par Emile Gillard

*Monsieur Emile Gillard fut un excellent conteur. Il commença sa carrière professionnelle comme instituteur communal à Hoursinne (Mormont) et la termina en qualité d'inspecteur de l'enseignement. «La Libre Belgique» a publié jadis une suite de contes et de Légendes signées d'un «G.» marquant bien son humilité.*

D'un long pas cadencé, l'homme allait par la lande. Le baluchon qui tanguait sur son dos lui donnait l'allure d'un géant bossu. Visiblement, ce colporteur était pressé, et qui l'aurait suivi l'aurait vu soutenir le même train rapide par monts et par vaux comme à travers la plaine.

Il est vrai qu'il rentrait dans sa tribu établie à Barvaux et que la distance à couvrir était encore longue. Le Celte pressa encore le pas. Ce qui, surtout, le poussait si vite par sentes et chemins, c'était l'angoisse qui le tenaillait depuis qu'on lui avait fait part de rumeurs concernant la présence de légions romaines vers le nord.

Et puis sa marche devint course et, de sa silhouette, il ne resta bientôt que la bosse du baluchon qui, sous l'effet de la cadence accélérée, tressauta de plus en plus au ras de la haute genêtère dans laquelle l'homme venait de s'engager.

A Lavacherie, il retrouva l'Ourthe sous la forme d'un filet d'eau qu'il franchit d'un pas à peine allongé. Aurait-on cru que ce ruisseau devenait à Barvaux une rivière au débit puissant et aux crues redoutées ?

C'était là que s'abritaient les Celtes de sa tribu dans des gorges encaissées, si profondes que nul n'aurait pensé qu'on pouvait vivre là.

\* \* \*

Il y avait bien longtemps, c'était à l'époque de La Tène, que son peuple venu d'Asie s'était répandu à travers l'Europe. Son expansion fut rapide mais, comme il n'existait aucune cohésion entre les tribus, la décadence survint aussi rapidement.

Les Celtes sont vaincus par les Romains au cap Télamon en 225 avant J.-C.

Les tribus, l'une après l'autre, se soumièrent aux Romains, mais certaines opposèrent une résistance farouche. D'autres, dont celle de Barvaux, ne se plièrent jamais sous le joug romain.

C'étaient les druides qui s'acharnaient à cimenter l'union des membres des tribus pour galvaniser les énergies et organiser la résistance.

Les Romains le savaient qui combattaient à outrance le druidisme dont certains principes étaient bien propres à susciter la bravoure des guerriers celtes.

C'est ainsi que les Celtes croyaient à l'immortalité de l'âme et à la métempsychose ; ils étaient persuadés du fait qu'après la mort l'âme accomplissait une ou plusieurs transmigrations dans des corps d'animaux.

Et malheur au félon qui aurait trahi ses frères, et suprême malédiction pour le fuyard ou le poltron qui aurait capitulé devant l'ennemi.

Après leur trépas, leur âme n'aurait trouvé refuge que dans les corps des plus vils animaux : vipères venimeuses, crapauds nauséabonds à la peau pustuleuse, larves

immondes, objets de toutes les répulsions.

Aussi, tous les membres de la tribu, hommes, femmes et les enfants eux-mêmes, faisaient-ils preuve de la plus grande bravoure. Assurément, nul Ephialtès ne servait parmi eux.

\* \* \*

Notre colporteur ruminait toutes ces choses que le guide éclairé de sa tribu, le druide GLAWANIC, enseignait à longueur d'année. Glawanic entretenait avec soin ces croyances qu'il savait être le ferment du nationalisme qui, des sujets de la tribu, formait un bloc aussi monolithique que les massifs rocheux de la contrée.

Puis notre homme en revenait à la hantise du moment présent. Ainsi donc le Romain, l'ennemi héréditaire, avait repris les armes pour une nouvelle campagne contre les Celtes. La nouvelle officielle venait de lui être annoncée par le manant d'Erneuville où ses collègues colporteurs laissaient les messages à communiquer et chez qui il venait de prendre quelques moments de repos.

Car les tournées des colporteurs celtes n'avaient pas pour seul but un dessein mercantile ; mine de rien, ces marchands ambulants retrouvaient, au cours de leurs randonnées, des agents secrets qui les tenaient au courant des événements survenus dans la contrée. A leur retour, ils faisaient rapport à Glawanic qui savait ainsi à quoi s'en tenir.

Les agents de ce réseau de renseignements quadrillaient tout le pays à des lieues à la ronde.

Ainsi, chaque fois que des centuries romaines s'étaient approchées du réduit celtique de la vallée de l'Ourthe, avaient-elles été reçues de la belle façon.

«Qu'Esus et Teutatès, les dieux tutélaires, fassent qu'il en soit de même cette fois encore», pensait notre homme.

L'espoir qu'il gardait au cœur s'évanouit brusquement alors qu'il doublait les trois menhirs d'Oppagne.

Le signal était là : deux rameaux de genêt empanachaient la pierre médiane ; l'un d'eux pendillait, brisé en son milieu. Cette révélation soudaine de la défaite de sa tribu coupa net son élan. Il s'affala dans les halliers, à l'écart de la sente pour éviter une mauvaise rencontre. C'est que la région devait être infestée d'ennemis ; il fallait se tenir sur ses gardes. A aucun prix, il ne voulait tomber dans les rets du romain exécré. Mais il voulait rentrer dans sa tribu, revoir ses frères, savoir ce qui s'était passé, comment le piège s'était refermé sur les siens. Il voulait surtout reprendre les armes avec les hommes de la tribu qui avaient échappé à la mort et à l'emprise de l'ennemi. C'est la ruse qui devait lui permettre de rejoindre ses frères.

\* \* \*

Il allait reprendre sa marche quand un bruit presque imperceptible retint son premier pas.

Et il les vit escalader la pente, perclus, harassés, titubants, méconnaissables. Il tomba dans les bras de ses

infortunés concitoyens qui le mirent au courant du désastre .

La tribu était décimée, les hommes tués ou prisonniers, les femmes et les enfants laissés au triste sort qui attend les vaincus. Et Glawanic, le druide, le sage vénérable? Glawanic, comme tant d'autres, avait trouvé la mort dans la dernière bataille que livrèrent les Celtes contre les fils de Rome.

\* \* \*

Le temps, inexorablement, a tissé sur ces événements le voile de l'oubli et le promeneur qui, de nos jours, parcourt le sentier touristique de l'Ourthe est loin de se douter que, jadis, les habitants de ces lieux ont connu le destin tragique que nous venons de relater.

Et pourtant le promeneur trouve sur son trajet, à mi-chemin entre Barvaux et Durbuy, un témoin remarquable de cette époque. Quand on revient de Barvaux et immédiatement avant d'arriver aux rochers de Glawan, on contourne un amas de gros blocs de rochers accumulés pêle-mêle. Des herbes folles, des mousses, des débris de branchages dissimulent le tombeau du druide.

Un chêne jeune encore érige, au sommet du monticule, un tronc vigoureux qui porte fièrement un houppier bien fourni.

Ce cairn, c'est le tombeau du druide Glawanic.

Le chêne qui trône à son faite est bien à sa place puisque le mot «druide» vient du celte «druveid» signifiant «qui voit le chêne».

Est-ce le hasard qui préside à la dissémination des graines qui a fait venir là le gland d'où sortit ce chêne? Serait-ce un bûcheron érudit, connaissant l'existence du tombeau celtique et la signification du nom «druide» qui aurait planté le chêne symbolique?

Quoi qu'il en soit, il est bien là, dans une courbe du sentier, au bord de l'Ourthe, le tombeau de Glawanic, le druide, qui a laissé son nom aux rochers prestigieux qu'admire le touriste.

Emile GILLARD

«Terre de Durbuy», *Bulletin trimestriel du Cercle Historique de Durbuy*, n<sup>os</sup> 30 et 31 (1989).



← Rochers de Glawan à Barvaux s/Ourthe (portion).

↙ «Li trô dès nûtons», à proximité du lieu-dit «So Côreû» (entre Barvaux et Glawan). Situé presque au sommet d'un pointement rocheux dominant la vallée de l'Ourthe, la tête de ce rocher calcaire est percé d'une cavité en S. A Barvaux, une légende prétend que cette cavité était habitée par des lépreux. Une autre révèle que ce sont des nains qui régnaient en ces lieux mais n'étaient pas acceptés à Durbuy, jusqu'au jour où, lors d'une famine, ils furent les seuls à avoir pu engranger. Ils purent alors entrer dans la ville en échange de leur récolte.

